

mieux éclairée que les médecins sur les besoins de son corps. Barthez repousse cette espèce d'optimisme physiologique. Son principe vital n'étant pas intelligent comme l'âme de Stahl, n'est pas toujours conservateur et médiateur. Les maladies, dans le système barthésien, n'ont pas toujours les mêmes rapports avec les intérêts du sujet malade. Il est des circonstances où, ne dépendant que du défaut de l'énergie nécessaire pour l'exercice régulier des fonctions, on n'en peut attendre aucun résultat avantageux. Dans d'autres cas, elles sont l'effet d'une propension naturelle ou acquise du principe vital à mésuser de ses facultés, à prendre des déterminations sans objet qui, au lieu de tendre à la conservation du système, le fatiguent en pure perte ou tournent à son détriment. Enfin, il est des maladies qui amènent un changement heureux dans la manière d'être de l'individu, de sorte qu'on les doit regarder comme des opérations utiles, de véritables fonctions. Ici l'on voit ordinairement un ordre assez fixe dans la réunion et dans la succession des actes constitutifs de la maladie. Il faut néanmoins convenir que ces sortes d'opérations inaccoutumées sont presque toujours suspectes, tant parce que la cause qui les rend nécessaires peut avoir affaibli le principe de réaction, que parce que la marche d'une fonction extraordinaire a rarement la régularité de celles qui s'exécutent tous les jours. Ajoutez encore que cette espèce de fonction peut vicieusement se continuer après la destruction de la cause excitatrice et durer ainsi sans objet. Distinguer les éléments dont chaque maladie se compose, c'est-à-dire les affections que la cause de la vie y éprouve et les actes simples qu'elle y produit; déterminer si telle ou telle opération morbide est utile ou nuisible, conservatrice ou destructive; reconnaître les éléments morbides ou les groupes d'éléments morbides qui sont stagnants ou pernicieux, et ceux qui tendent spontanément à une solution favorable : tel doit être, selon Barthez, le but de la science médicale, tel est le fondement de la thérapeutique.

Barthez rapporte à trois classes toutes les méthodes thérapeutiques connues. La première comprend les méthodes naturelles, la seconde les méthodes analytiques, la troisième les méthodes empiriques. Les méthodes naturelles sont celles qui ont pour objet de favoriser, d'accélérer ou de régulariser la marche des maladies qui tendent spontanément à une solution heureuse. Barthez définit les méthodes analytiques « celles où, après avoir décomposé une maladie dans les affections élémentaires dont elle est le produit, on attaque directement ces éléments de la maladie par des moyens proportionnés à leurs rapports de force et d'influence. » Les méthodes empiriques sont celles dont l'expérience a constaté l'efficacité, mais dont les effets immédiats et primitifs n'ont point, avec la guérison de la maladie, un rapport que notre esprit puisse saisir. Les méthodes empiriques se subdivisent en trois espèces : les imitatives, les perturbatrices et les spécifiques. Les méthodes imitatives sont celles qui tendent à déterminer la nature à des mouvements de fièvre ou autres, analogues à ceux par lesquels elle guérit souvent des maladies semblables. Les méthodes perturbatrices ont pour but de faire disparaître des affections morbides de genre divers par l'effet d'un trouble, d'une commotion qui a fortement ébranlé la puissance vitale. Enfin, on nomme spécifique toute méthode dont l'effet immédiat est de dissiper une affection morbide directement par une sorte d'incompatibilité entre la modification constitutive de cette affection et celle que la puissance vitale reçoit de l'impression du remède.

III. — CRITIQUE DU VITALISME BARTHÉSIEN. V. PRINCIPLE VITAL.

BARTHIUS (Gaspard de), savant philologue et critique allemand, né en 1587 à Custrin, mort en 1658. A douze ans, il traduisit en vers latins les psaumes de David. On a de lui des poésies latines, des commentaires estimés sur Claudien, Stace, etc. Son principal ouvrage a pour titre : *Adversaria*.

BARTHOLD (Frédéric-Guillaume), historien allemand, né en 1779 à Berlin, mort en 1858. Ayant connu l'historien Wilken, dont il devint bientôt l'ami, il abandonna les études théologiques pour s'adonner tout entier à l'étude de l'histoire. Après avoir passé quelque temps à écouter les leçons de Raumer et de Wachler, qui professaient à Breslau, il fut nommé lui-même professeur d'histoire, d'abord au collège Frédéricianum de Königsberg (1826), puis à l'université de Greifswald (1834). Nous citerons parmi ses ouvrages, écrits en allemand avec autant de savoir que de conscience : *Rapports intimes de Jean de Werth avec son temps* (Berlin, 1826); *la Campagne romaine du roi Henri de Luitzelburg* (1830-31, 2 vol.); *Histoire de Rugen et de la Poméranie* (1839-45, 5 vol.); *les Personnes historiques des mémoires de J. Casanova* (1845); *l'Allemagne et les huguenots* (1848); *Histoire des villes allemandes et de la bourgeoisie allemande* (1850-51, 3 vol.); *Histoire de la Hanse allemande* (1854, 3 vol.); *Histoire de la constitution militaire et de l'art militaire des Allemands* (1855), etc.

BARTHOLDI (Frédéric-Auguste), sculpteur français contemporain, né à Colmar, élève d'Arj Scheffer. Il a exposé en 1855, dans

l'avenue des Champs-Élysées, une statue colossale du général Rapp, morceau énergique qui n'avait pu être admis, à cause de ses dimensions, dans le palais de l'Industrie. Parmi les ouvrages de cet artiste qui, depuis, ont figuré aux expositions, on a remarqué, en 1859, le *Génie dans les griffes de la Misère*, groupe en bronze, bien mouvementé, d'une conception originale et forte; en 1861, un *Monument élevé à la mémoire de Martin Schon*, ouvrage en grès des Vosges, destiné à la cour du musée de Colmar; en 1863, une Fontaine monumentale surmontée de la statue du général Bruat, destinée à la ville de Colmar; en 1864, le *Martyr moderne*, espèce de Prométhée dévoré par un vautour à deux têtes, ouvrage d'un modelé vigoureux mais d'un dessin un peu lourd. M. Bartholdi a fait aussi quelques tableaux, représentant pour la plupart des vues d'Égypte.

BARTHOLDY (Jacob-Salomon), diplomate prussien, né à Berlin en 1779, mort en 1825. Après avoir étudié le droit et la philosophie à Königsberg, il séjourna quelque temps à Paris, à Rome et à Naples, et fit un voyage en Grèce. On raconte qu'à son retour de ce pays il envoya à l'Académie des Arcades de Rome de l'eau de Trépi et du miel de la Sabine, comme provenant du mont Hymette et de la fontaine de Castalie. Les bons Arcadiens, qui n'y voyaient pas malice, célébrèrent ce don par de nombreux sonnets, ce qui ne manqua pas de réjouir infiniment Bartholdy et ceux qu'il avait mis dans le secret. En 1805, il abjura le judaïsme et se fit protestant; comme il se vantait plus tard de cette abjuration en présence du cardinal Vidoni, celui-ci lui répondit : « Quel mérite y a-t-il à cela ? vous n'avez fait que changer d'appartement dans la maison du diable. » Après la bataille d'Iéna, Bartholdy conçut une haine violente contre Napoléon, et parcourut l'Allemagne en tout sens afin de lui susciter des ennemis; il s'engagea même comme volontaire en 1809, signala sa bravoure dans les guerres de l'époque, et fut grièvement blessé à Ebersberg. Employé en 1813 dans la chancellerie d'État de Prusse, il suivit en 1814 les troupes alliées à Paris. Après avoir pris une grande part aux travaux du congrès de Vienne, Bartholdy fut nommé consul général de Prusse en Italie, en résidence à Rome. La manière dont il remplit ces fonctions donne à croire que ce poste lui avait été confié par la Sainte-Alliance, afin de surveiller de plus près les dernières convulsions politiques de l'Italie. Il était, au reste, ennemi déclaré des révolutionnaires, et avait coutume de dire que, si les gouvernements étaient forcés de marcher avec leur temps, ils ne devaient jamais se laisser entraîner par les masses et par les oppositions. Il a écrit un livre sur le *carbonarisme* qui accuse ses opinions peu libérales, mais qui n'en fut pas moins, dans la position qu'occupait l'auteur en Italie, un acte de courage. Bartholdy fut l'ami de Metternich, de Consalvi, de Médecis et de la plupart des diplomates qui essayèrent, en 1815, d'enchaîner la révolution. Il était artiste, grand collectionneur d'objets d'art, et en avait réuni une grande quantité; après sa mort, ces richesses ont été acquises par le roi de Prusse et font aujourd'hui partie du musée de Berlin. Bartholdy était d'une laideur proverbiale. Outre l'ouvrage cité plus haut, il a publié : *Mémoires pour servir à la connaissance de la Grèce moderne et de la république ionienne* (Berlin, 1805); *la Guerre des Tyroliens* (Berlin, 1814); *Traits de caractère du cardinal Consalvi* (Stuttgart, 1825); une comédie en vers très-médiocre et de nombreux articles politiques dans la *Gazette d'Augsbourg*.

BARTHOLO, célèbre juriconsulte. V. BARTOLE.

BARTHOLIN ou **BARTOLINI** (Richard), poète et littérateur italien, né à Pérouse au xve siècle, mort après 1519. Étant entré dans les ordres, il devint chanoine de Spolète, puis aumônier du cardinal de Gurck, qu'il suivit dans son archevêché de Salzbourg. Son talent pour la versification lui fit décerner le laurier poétique par l'empereur Maximilien. Son œuvre principale est un poème en vers latins, *De Bello norico* (Austriados, 1516), dont le sujet est la guerre que soutint la maison d'Autriche contre les ducs de Bavière et les comtes Palatins. Dans cette œuvre, on voit apparaître pêle-mêle Diane, Mercure, Apollon, les papes, l'empereur et les électeurs. Pic de la Mirandole lui ayant reproché cette faute de goût, Bartholin essaya de se justifier par l'exemple d'Homère et de Virgile, qui ont rempli leurs vers des noms des divinités païennes. On possède encore la lettre de Pic de la Mirandole et la réponse du poète. Outre ce poème, citons *Hodoporicon* (1515), où l'on trouve des détails intéressants sur la géographie et les mœurs de l'Allemagne; *De Conventu Augustensi concinna* (1518), etc.

BARTHOLIN (Gaspard), né à Malmö, en Scanie, en 1585, mort en 1630. Il parcourut l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Italie, où il se lia avec les principaux savants de ces contrées. Après avoir refusé une chaire de langue grecque à Sedan, il professa la médecine à Padoue, à Wittenberg et enfin à Copenhague, où il fut nommé recteur de l'université en 1618. Possédant une érudition presque universelle, il composa quarante-neuf ouvrages sur divers sujets. Les principaux sont : *Paradoxa medica* (1610); *Anatomica*

Institutiones (1611), traduit en français par Duprat (1647); *Rhetorica major* (1616); *Manuductio ad veram Psychologiam*, etc. (1619); *Logica major locupletata* (1625); *De Pygmæis* (1628); *Systema physicum* (1628), etc.

BARTHOLIN (Bartole, Barthélemy, ou Berthel), fils aîné du précédent, né en 1614, mort en 1690, compte parmi les enfants célèbres par leur érudition précoce. On le vit prononcer en public, à l'âge de quatorze ans, des discours en grec. Par la suite, il devint professeur d'éloquence et antiquaire du roi Frédéric III. On ne connaît de cet érudit que sa *Bibliotheca selecta*, publiée en 1669.

BARTHOLIN (Thomas), frère du précédent, né à Copenhague en 1616, mort en 1680, est le membre le plus célèbre de cette famille. Lorsqu'il eut parcouru la plus grande partie de l'Europe, entrant partout en relation avec les savants les plus distingués, il revint à Copenhague, fut nommé, en 1648, professeur d'anatomie dans cette ville, et publia sur cette science un grand nombre d'observations nouvelles et de découvertes dont on ne saurait, néanmoins, lui attribuer toute la gloire. Un incendie ayant réduit en cendre sa riche bibliothèque en 1670, il reçut de Christian V, à titre de dédommagement, les émoluments de médecin du roi, une exemption d'impôts, la direction de la bibliothèque de l'université, et enfin le titre de conseiller d'État en 1675. On a de ce savant plus de soixante-dix ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Anatomia* (1640); *De luce Animalium* (1647); *De lacteis thoracis*, etc. (1652); *Historiarum anatomicarum et medicarum centuriæ* (1654-60); *De Medicina Domorum domestica* (1666); *De Medicis poetis dissertatio* (1669); *De morbis biblicis* (1672); *Acta medica et philosophica Hafniensia* (1672, 1679, 5 vol.), ouvrage périodique rempli de faits curieux; *De Peregrinatione medica* (1674), etc.

BARTHOLIN (Erasmus), frère des précédents, né à Roskild en 1625, mort en 1694, voyagea en Italie, et, de retour à Copenhague, y enseigna tour à tour la géométrie et la médecine. Ses principaux ouvrages sont : *De Cometis amorum* 1664 et 1665; *Experimenta crystalli islandici*, etc. (1669); *De Naturæ mirabilibus questionibus* (1674).

BARTHOLIN (Gaspard), neveu du précédent et fils de Thomas, né en 1655, mort en 1738, professa la médecine à Copenhague et fut nommé médecin du roi. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons seulement : *Exercitationes miscellanæ* (1675); *Specimen philosophiæ naturalis* (1692) et *Specimen historiæ anatomicae*, etc. (1701), lequel est le meilleur de ses ouvrages.

BARTHOLIN (Thomas), frère du précédent, mort en 1690, étudia la médecine, la jurisprudence, les antiquités, professa le droit et l'histoire et devint archiviste du roi de Danemark. Son ouvrage le plus important est : *Antiquitates danicæ* (1689).

BARTHOLINE s. f. (bar-to-li-ne — de *Bartholini*, nom d'homme). Bot. Genre de plantes monocotylédones, de la famille des orchidées, voisins des orchis et des ophrys, et comprenant une seule espèce, qui croît au cap de Bonne-Espérance.

Bartholo, personnage du *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, devenu le type du tuteur jaloux. Bartholo est tuteur de Rosine; il exerce la profession de médecin, ce qui déplaît beaucoup aux critiques du temps, désolés de voir renouveler par Beaumarchais les anciennes plaisanteries de Molière contre la Faculté; il veut épouser sa pupille Rosine, que Figaro lui enlève pour la donner au comte Almaviva. Ce personnage est parfaitement réussi. Très-important dans le *Barbier de Séville*, il devient très-secondaire dans le *Mariage de Figaro*. Dans la *Mère coupable*, il a disparu, de même que son ex-gouvernante Marceline; leur fils et leur bru, Figaro et Suzanne y ont seuls des rôles.

Nous ne pouvons mieux faire connaître le caractère de *Bartholo* qu'en reproduisant ici une des scènes du *Barbier de Séville*, où ce caractère se révèle de la manière la plus piquante et la plus complète. C'est un tableau plein de finesse, d'observation et de vérité, que Molière, le maître, eût envié à Beaumarchais, son digne élève :

ROSINE. Vous étiez avec quelqu'un, monsieur ?

BARTHOLO. Don Bazile, que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro ?

ROSINE. Cela m'est fort égal, je vous assure. BARTHOLO. Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire.

ROSINE. Faut-il le parler sérieusement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO. Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE. Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO. Oh ! de qui ? De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi ? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE (à part). Il n'en a pas manqué une seule. (Haut). Vous mériteriez bien que cela fut.

BARTHOLO regarde les mains de Rosine. Cela est : vous avez écrit.

ROSINE, avec embarras. Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, lui prenant la main droite. Moi ! Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre ! Hein ? rusée signora !

ROSINE (à part). Maudit homme !

BARTHOLO, lui tenant toujours la main. Une femme se croit bien en sûreté parce qu'elle est seule.

ROSINE. Ah ! sans doute... la belle preuve ! Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie, et l'on m'a toujours dit qu'il fallait aussitôt tremper dans l'encre... C'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO. C'est ce que vous avez fait ? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles; car je les compte tous les matins; aujourd'hui encore.

ROSINE (à part). Oh ! imbécile !...

BARTHOLO comptant. Trois, quatre, cinq...

ROSINE. La sixième...

BARTHOLO. Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, baissant les yeux. La sixième?... Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonsbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO. A la petite Figaro ! Et la plume qui était toute neuve, comment est-elle devenue noire ? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro ?

ROSINE (à part). Cet homme a un instinct de jalousie... (Haut.) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO. Que cela est édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE. Eh ! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses les plus innocemment faites ?

BARTHOLO. Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonsbons pour la petite Figaro, et dessiner une veste au tambour, quoi de plus innocent ! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait !... Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise : Mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque; on ne saurait penser à tout. Bien certainement, signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

Après une telle scène, on comprend que Bartholo ait mérité l'honneur de devenir proverbial.

BARTHOLOMEW (Annie Fayermann), artiste peintre et femme de lettres anglaise, née en 1806 dans le comté de Norfolk, morte en 1862. Elle se fit connaître par des tableaux représentant des fleurs, des fruits, des scènes champêtres traitées avec un véritable talent, et par un volume de vers, intitulé *les Chants d'Azraël* (1840). Devenue veuve d'un poète distingué, W. Turnbull, qu'elle avait épousé en 1827, elle se remaria, vers 1842, avec un des bons peintres de fleurs de Londres, V. Bartholomew. Elle a composé en outre pour le théâtre quelques pièces, dont une des meilleures, intitulée : *Ce n'est que ma tante*, a été jouée avec succès en 1849.

BARTIN, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la rivière du même nom, le *Parthenius* des Latins, près de son embouchure dans la mer Noire, au N.-E. de Koutaïeh; 10,000 hab. Port pour petits bâtiments.

BARTLETT (John K.), ethnologue américain, né à Providence (Rhode-Island) en 1805. Il accomplit d'immenses voyages dans toute l'étendue du continent américain, et a consigné le résultat de ses explorations dans un ouvrage d'un haut intérêt : *Relation de voyages et d'aventures dans le Texas, le Nouveau Mexique, la Californie*, etc., de 1850 à 1853. Il était connu déjà par un travail sur les *Progrès de l'ethnologie*, et il prépare un grand ouvrage sur les diverses tribus indiennes.

BARTLINGIE s. f. (bar-lain-ji — de *Barthing*, botaniste anglais). Bot. Genre de la famille des myrtacées, comprenant un sous-arbrisseau qui croît en Australie.

BARTOLE ou **BARTHOLO**, célèbre juriconsulte italien. Sa naissance, que certains historiens avaient donnée à tort comme illégitime, remonte, suivant les uns, à 1300, suivant les autres, à 1313. Il naquit à Sassoferrato, et son père, nommé François Bonnacursi, lui fit donner de bonne heure les éléments d'une forte instruction. A quatorze ans, Bartole avait terminé ses humanités, et, séduit par l'intérêt de la science juridique, il abordait l'étude du droit. A vingt ans, il était reçu docteur par la faculté de Bologne, une des plus célèbres de cette époque. Ces rapides succès le désignèrent à l'attention du gouvernement, qui le nomma assesseur criminel. Mais le jeune magistrat était un peu trop imbu de cette idée préconçue, toujours regrettable chez un juge, que tout accusé doit être coupable. De plus, la législation criminelle de l'époque, fort incomplète,